

Denis Vasse

Le poids
du réel,
la souffrance

Seuil 

LE POIDS DU RÉEL, LA SOUFFRANCE

DENIS VASSE

LE POIDS DU RÉEL, LA SOUFFRANCE

NOUVELLE ÉDITION

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-101649-9
(ISBN 2-02-101649-9, 1^{er} publication)

© Éditions du Seuil, mai 1983
et mai 2008 pour l'index et la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

CHAPITRE I

La souffrance

Altération, altérité

***Puis, sachant que tout était achevé
désormais, Jésus dit, pour que toute
l'Écriture s'accomplît : « J'ai soif. »***

Évangile selon saint Jean

Parler de la souffrance nous engage dans une traversée qui n'est pas sans péril : la traversée de nos souvenirs et de nos fantasmes, la traversée de nos vies avec ce qu'elles comportent de « travaux », d'« emprisonnements, de coups et de risques de mort », d'« injustices » et de dangers sans nombre : « danger des rivières, dangers des brigands, dangers de nos compatriotes, dangers de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dangers des faux frères ¹ ». Le labeur et la fatigue, voire le manque de sommeil, la faim et la soif, le froid et la nudité ont pu nous marquer et laisser en nous des traces indélébiles. « Sans parler du reste, du souci de la vie quotidienne, de notre impuissance à soulager la misère et de la faiblesse qui est la nôtre » et qui nous plonge dans le souci ou l'angoisse.

Évoquer le sillage de nos vies nous ramène immanquablement au souvenir de nos souffrances. Il arrive même que nous nous en vantions jusqu'à la complaisance, et que, d'y avoir échappé après les avoir traversées, nous valorise à nos propres yeux comme aux yeux des autres.

C'est là, peut-être, le plus grand péril qui guette l'homme.

Nous avons tous tendance, au rebours de saint Paul, dans sa deuxième épître aux Corinthiens, à nous laisser glorifier par une image de nous-mêmes, sans crainte « qu'on ne se fasse de nous une idée supérieure à ce que l'on voit en nous ou à ce que l'on nous entend dire » (2 Co 12, 6). Nous nous

1. Saint Paul, Deuxième Épître aux Corinthiens, chap. XI, versets 23-33, Bible de Jérusalem.

LA SOUFFRANCE

accrochons à nos peines et nous finissons par ne plus voir ou entendre la joie qui, pourtant, nous fait vivre. Il y a là un secret orgueil bien caché, qui nous fait valoir comme de glorieux « résistants » ou anciens combattants. Nous ne faisons alors que nous enfermer dans une image valeureuse de nous-même qui confisque la parole, la nôtre aussi bien que celle des autres. A cause de ce que nous avons souffert, nous ne savons plus reconnaître le don de la vie.

Il y a des manières de parler des choses intimes, et la souffrance en est une, qui sont une façon de dénier ou de camoufler ce qu'elles ont de *vivant*.

Sous prétexte de connaissances *trop* générales, puisées dans les livres ou reçues du martellement de l'information, le discours sur la souffrance peut prendre une forme tellement extérieure qu'il en devient insignifiant. Les séquences télévisées sur l'enfance malheureuse, la multiplicité des émissions sur les victimes de la guerre, de la drogue ou des catastrophes cosmiques, le répertoire dans la presse des drames divers satisfont notre curiosité en affolant un sentiment diffus de culpabilité qui nous fait passer à l'acte d'une « charité » sans discernement... ou d'un refus qui nous amène à tourner le bouton ou la page...

Au contraire, sous prétexte d'expérience *trop* particulière, dans la tentative indiscreète de faire partager le sentiment de l'exceptionnel, le discours revêt une allure si personnelle qu'il engendre la confusion, la lassitude et l'ennui.

La voix qui anime de tels discours ne sonne pas tout à fait juste. Elle ne touche pas au cœur. Ses effets sont de surface. En définitive, elle provoque plutôt retrait de l'intérêt et fermeture des oreilles.

Dire quelque chose de la souffrance conduit alors à prendre le risque de passer entre ces deux écueils : le *trop* général et le *trop* particulier.

Reconnaissons que ce risque est celui-là même que doit courir la parole « pleine » qui, à l'articulation de l'imaginaire et du réel, rend présente la vérité naissante. Dans la rupture

qu'elle instaure, dans l'espace qu'elle crée, elle autorise le temps d'une écoute dont les fruits ne seront ni d'insignifiance, ni de lassitude. Adressée à l'autre, la parole « pleine » rend présente et « assume » l'éclosion d'un sujet dans une histoire. Tournant où « le sujet se restructure » après coup, c'est de la vérité du désir qu'il s'agit avec elle et non de la réalité toujours multiple de ce qu'elle énonce : « elle réordonne les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes ¹ ».

Du même coup, il nous faut reconnaître que parler et souffrir sont deux moments d'un acte *singulier*. Je veux dire qu'ils sont tous les deux « cause » du sujet ou que, du moins, en eux, le sujet se trouve mis en cause.

Parole et souffrance sont les deux moments d'un acte où se pose la question de l'homme qui prend corps.

Et dans cet acte, il se trouve convoqué à l'épreuve d'une écoute et d'un désir qui, constamment, le déloge de l'image qu'il a de lui-même. « Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être : si telle n'était pas la pointe permanente de l'assomption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ² ? »

La déchirure.

La souffrance de nos vies s'évoque toujours à partir de déchirures ou de dysfonctionnements. Dans le corps ou dans l'esprit. Dans le corps *et* dans l'esprit.

Les traces que laisse en nous l'épreuve sont comme des coupures en nous qui rythment le temps et qui découpent l'espace. Elles font « bord ». La rencontre avec la maladie,

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 255-257.

2. *Ibid.*, p. 251.

LA SOUFFRANCE

l'accident, l'injustice ou la mort inscrit en nous des cicatrices dont le souvenir renvoie à l'apparition subite ou insidieuse d'une douleur physique ou morale qui a modifié notre position dans le monde.

Cette douleur, nous ne pouvions pas l'imaginer comme nôtre *avant* qu'elle n'arrive. Et c'est à peine si, *après* qu'elle soit arrivée, nous pouvons nous la représenter comme nôtre.

La souffrance s'inscrit, dans nos histoires, comme une rupture du temps. Et, dans cette scansion de la durée, la plainte ou l'étonnement en appelle toujours à un temps originel et à un premier cri où se manifeste notre désir de vivre à travers les résistances qui lui font obstacle. Là où nous voulons la santé, nous avons rencontré la maladie et la mort, là où nous voulons la richesse, nous avons buté sur la pauvreté, là où nous voulons l'honneur, nous avons été abreuvés de déshonneur et ainsi du reste. L'épreuve passée, nous continuons de désirer les mêmes choses, mais nous ne sommes plus tout à fait comme avant. « Je », le sujet, n'est plus tout à fait « moi », l'image que j'avais de moi. Ce que j'imaginai de moi se trouve modifié, transformé, *altéré*. A moins de mentir et de me tromper, je ne peux pas faire *comme si* ce qui m'est arrivé ne m'était pas arrivé. Je ne peux pas le gommer pour restaurer l'image idéale de moi-même. Le désir de vivre et d'aimer subsiste quoi qu'il arrive, mais il n'est plus identique à la manière dont j'entendais le réaliser. Il peut même être dénié féroce, comme pour se *venger* de soi-même et des autres. Mais, libéré de ce retournement vengeur, ce qui m'arrive me contraint à abandonner ce que je voulais pour moi, ma volonté propre, pour retrouver le désir qui m'habite, en deçà de l'expression de mon vouloir, marqué du sceau d'un Autre.

Le langage courant nous invite à être attentifs à ces moments disruptifs de la souffrance qui inscrivent le sujet humain dans le temps et dans l'espace : dans un corps. Nous entendons souvent dire ou nous disons souvent : « C'était avant ma typhoïde », ou « c'était après mon accident », « ah oui ! je n'étais

pas encore paralysé », ou bien encore « c'était avant ou après qu'il ne me quitte! ».

Dans la souffrance, ce qui nous arrive va toujours à l'encontre de ce que nous avons imaginé : nous y sommes conduits par un chemin que nous ne voulions pas, que nous ne savions pas. Nous y sommes *contrariés*. La rencontre avec les autres et avec nous-même, avec le monde et avec Dieu, ne se réalise pas comme nous l'avions projetée. Nous souffrons d'avoir à prendre un chemin que nous n'avions pas imaginé. Nous faisons l'expérience d'une altération de nous-même : nos projets sont contrariés; notre moi, la projection de nous-même, altéré. Cette altération de l'image, nous pouvons la nier, tenter de ne pas en tenir compte et de n'en rien savoir dans un essai indéfini de restauration et de provocation paranoïaque de l'image disparue. Cette tentative prend sa source dans le sentiment de culpabilité. Nous serions coupable de n'être pas conforme à l'image de nous-même. Mais cette altération nous renvoie *aussi* à cette part de nous-même que l'image cachait et que sa déchirure dévoile. Elle peut mener sur le chemin de la découverte, de la trouvaille, de l'invention. A travers l'image déchirée, à travers le corps souffrant, nous nous révélons être autres que ce que nous imaginions être : la reconnaissance de cette altérité de nous-même, révélée par l'altération de notre moi corporel ou psychique, nous détache de la culpabilité douloureuse née de n'être pas conforme à notre image idéale : nous souffrons alors qu'*en nous* un Autre, auquel nous aspirons sans le savoir, se révèle en un « lieu » que nous n'imaginions pas : le lieu de la permanence de notre *identité de sujet* à travers le changement des images auxquelles nous nous *identifions*.

« Je » est un Autre.

Les moments de la souffrance ne sont pas les seuls à avoir ces effets. Ceux de la joie les ont aussi.

LA SOUFFRANCE

La traversée de la souffrance a, quant à elle, ce caractère originaire parce qu'elle affecte le « moi » et que le sujet s'en trouve distingué : elle manifeste que « je » n'est pas « moi », qu'il n'est réductible à aucune des images qui le représentent pour un temps donné. Épelé par l'Autre – voire appelé par lui –, le sujet doit sa constante émergence au fait qu'il est toujours *déjà là* avec le moi, du côté de l'origine, et qu'il est *encore là* après lui du côté de la fin. Il était là, dans le passé dépassé, il sera là, dans le futur à venir. Entre les deux, dans l'instant présent de la souffrance qui le détache de son instance représentative, il est comme en suspens dans le vide. Ce suspens du « maintenant » éprouve l'homme. En cette traversée d'une rive à l'autre de l'imaginaire, il passe par l'épreuve de la naissance. Il y est confié à ce qu'il ne sait pas.

Il n'est pas rare qu'au cours d'une cure psychanalytique et dans la régression qu'elle implique jusqu'au point de fixation mortifère de la libido¹, le fantasme de *l'enfant qui apprend à marcher* revienne avec insistance, quand se déconstruit le carcan imaginaire qui retenait captif le désir. Il indique le point de déséquilibre où, pour faire plusieurs pas, dans la posture verticale, en restant debout, l'enfant prend le risque de laisser tomber ses assurances et de se confier à la voix de l'autre pour faire le pas dans la direction des bras tendus de celui qui l'appelle. Pour marcher comme pour parler, l'homme doit franchir un seuil et il ne peut le faire que relativement à un appel qui est promesse de rencontre. Du désir de la rencontre, étayé sur la promesse qu'elle aura lieu, naît la possibilité de prendre le risque du vide, du saut, de la *séparation* d'avec l'image de soi. Il n'y a de rencontre véritable qu'à ce prix.

A ce stade, il est facile de percevoir ce que peut avoir de

1. Dans le cadre de la théorie freudienne de l'inconscient, la notion de fixation désigne le mode d'inscription de certains contenus représentatifs (expériences, images, fantasmes) qui persistent dans l'inconscient de façon *inaltérée* et auxquels la pulsion reste liée. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

perversi et de pervertissant une parole qui ne tient pas sa promesse. Là se trouve enraciné le *mensonge* qui fait tomber dans le vide et dans la mort, qui fait quitter des repères, en tuant l'espoir d'en découvrir de nouveaux.

Au contraire, quand la parole tient sa promesse, l'épreuve de la souffrance fait vibrer en l'homme la dimension du temps *présent* entre la naissance et la mort : un temps de la mort de l'imaginaire, où s'inscrit le temps d'un désir de vivre pour toujours. La rupture du temps met en cause le devenir humain : il ne dépend plus du passé imaginaire, il suspend l'histoire de l'homme à ce qui vient et qu'il ne sait pas.

Nous éprouvons nos limites et nos limites nous éprouvent. Elles sont le creuset dont l'incandescence révèle la dure constance du désir : du désir d'un Autre radical, sans limites, sans maladie, sans mort et sans mensonge, d'un Autre sans autres, d'un Autre sans image de lui-même. La parole, irréductible à l'image, est toujours déjà le gage de cet Autre du désir. Elle ne se conçoit que pour autant qu'elle est conçue dans une rencontre originelle. Laisée en gage de ce renversement toujours inaugural, elle témoigne de la vérité comme des erreurs, du mensonge ou de la perversion du désir de l'homme.

Nos limites et nos changements mêmes inscrivent en nous l'espoir que la vérité de l'homme est dans le désir de l'Autre et non dans les images fallacieuses qu'on peut s'en faire.

La perte de ces images en révèle l'illusion et le mensonge. Le mensonge consiste à *vouloir* prendre l'illusion, dérivée du désir, pour la vérité du désir. Il s'acharne à considérer ce qui passe à la place de ce qui demeure, à prendre l'image pour le corps. Cet acharnement détruit la chair, qui ne reçoit pas la vie des représentations mais du désir qui, en elle, les anime. L'expérience répétée du mensonge donne l'assurance d'une mort dans laquelle disparaît toute représentation et du même coup l'espoir d'accéder un jour à un corps de désir, un corps qui ne change pas. Osons dire : un corps de gloire, c'est-à-dire un corps unique, identique au corps dans lequel s'incar-

LA SOUFFRANCE

nerait le désir de l'Autre. Une telle identité est impossible à concevoir par la pensée prise au piège du miroir et du mensonge de l'image. Mais d'être impossible à concevoir dans l'ordre de l'imaginaire, une telle pensée touche à la limite qui la fonde, à l'origine. La limite originaire de l'homme ne peut s'éprouver que comme ce qui *se donne* à penser hors de toute image, comme Autre. « Se donner à penser » n'est pas ici une figure de style, c'est l'acte même de la parole. De là, la pensée reflue au creux du temps, dans le silence du corps, au plus intime de nous-même : là d'où nous ne savons ni d'où ni comment la parole originaire émane. Le désir qui sous-tend le corps nous autorise à concevoir l'imaginaire comme possible pour un temps, dans l'attente que se révèle l'impossible réel qui le fonde. Dans ce temps de l'attente, la parole témoigne de cet impossible comme étant le réel désiré.

L'abandon : la souffrance qui ne se sait pas. Véronique ¹.

Je connais une petite fille de quatre ans et demi-cinq ans, toute frêle, à la peau fine et parcheminée, aux doigts délicatement dessinés qui rappellent les mains d'un fœtus, aux grands yeux noirs qui louchent un peu, à la bouche qui dit trop précipitamment « oui » et qui bave : quand elle s'allonge sur un lit ou se couche de rage par terre, elle secoue sa tête et son corps de manière effrénée, souvent elle passe des heures à se balancer, tous les objets qu'elle prend elle les sent, et quand elle met ses doigts dans quelque trou que ce soit, elle les porte à son nez dans une sorte d'instinctif repérage. Elle

1. Les notes prises sur ce chemin où nous nous engageons avec Véronique ont été écrites au fur et à mesure de la cure et n'ont pas été retouchées.

On pourra dire bien sûr que tout cela est simplement dû « au développement de l'enfant qui grandit » dans le temps qui passe... Je peux souscrire à cette opinion, mais ce que je crois, c'est qu'il n'y a pas de temps-qui-passe pour un enfant, sans la parole qui le réfère à la rencontre où son être séparé prend corps. Sans elle, il ne peut prendre le risque de naître : de souffrir de séparation avec l'espoir d'entrer dans la joie de la reconnaissance.

ALTÉRATION, ALTÉRITÉ

parle. Elle est tonique et ne semble pas souffrir. C'est même cette absence de souffrance jointe à un visage mobile, mais qui échoue à faire véritablement signe, à s'offrir à la rencontre, qui ne laisse pas d'être inquiétante pour l'entourage – même si cette inquiétude est souvent déniée – et qui fait évoquer à ceux dont c'est le métier la possibilité de la psychose.

Même la souffrance s'ignore, dès lors qu'une première rencontre n'a pas autorisé le désir à faire sujet dans un corps, à faire corps. L'absence de repères symboliques, me semblait-il, a tué chez cette petite fille l'espoir d'en découvrir de nouveaux où viendraient s'accrocher les traces de l'histoire de son corps.

A considérer les choses de près, je veux dire avec l'intelligence du cœur, ce comportement de non-sens, qui agace tout le monde puisque chacun s'y trouve débouté de son engagement, dit une détresse qui ne sait pas se dire puisqu'il n'y avait personne à qui parler dès l'aurore de cette vie.

La maman de Véronique a fait une tentative de suicide quelques mois avant sa conception, elle en a fait une par absorption médicamenteuse pendant la grossesse et elle s'est pendue quinze jours après la naissance de sa fille. Naissance un peu prématurée qui a nécessité plusieurs semaines de couveuse. Véronique n'est sortie de couveuse que pour entrer à l'hôpital où on l'a gardée deux mois... pour aider le père. Ensuite et pendant trois ans, ç'a été la valse des placements chez des parents ou des nourrices jusqu'au jour où le père, remarié, a réintégré sa fille dans un foyer stable.

Devant une petite fille comme ça, le désespoir monte vite et la bonne volonté attendrissante est le pire des remèdes.

Alors ma conduite a été d'expliquer au père que je ne pouvais rejoindre Véronique que par lui, qu'elle demeurerait là où il se taisait, dans cette histoire sur laquelle il avait tiré un trait et à laquelle il ne voulait plus penser. Chez lui, d'ailleurs, cela sentait plus la santé que la dénégation... et le combat ne fut pas trop difficile. Nous parlions de la mère

LA SOUFFRANCE

de Véronique alors qu'elle était entre nous et qu'il disait ne pas savoir ou ne pas oser lui en parler! Comment renouer ou nouer le fil avec Véronique, si son accrochage dans le corps et dans l'existence est, chez son père, voué à l'oubli?

Ce travail de débridement du cœur qui souvent laisse échapper le pus de notre histoire, le pourrissement que nous ne voulions pas voir, est assurément le travail le plus redoutable dans les cures d'enfants. Il concerne leurs parents, il exige l'indispensable précision du scalpel et de la technique, mais plus encore – et comment dire autrement? – il demande beaucoup d'amour, il suppose cette position du non-savoir de l'amour qui ose.

Cette tâche entreprise, nous nous sommes retrouvés seuls, Véronique et moi, sa petite face simiesque tournée vers moi et approuvant débilement les moindres phonèmes qui sortaient de mes lèvres.

Je me suis tu.

Elle prend la pâte à modeler et, aussitôt, la porte à son nez, puis saisissant un taille-crayon, elle met son doigt à l'orifice et le sent. J'énonce ce qu'elle fait en lui disant qu'elle sent à la place de parler, que c'est une manière de savoir qui elle est; et que, quand elle était petite, quand elle est née, sa maman est morte et l'a laissée... et que, pour savoir qui elle était, elle n'avait pas d'autres « interlocuteurs » que ses mains à sentir, son trou du pipi et son trou du caca... Et ce disant, je façonne de mes mains un bonhomme en pâte à modeler avec tout ce qu'il faut, respectivement désigné par son doigt fin et incertain sur elle, sur moi et sur le bonhomme.

C'est une conviction d'expérience que là où, à l'orée de la vie, il n'y a pas mise en jeu du désir de l'Autre dans la rencontre, à travers la symbolisation de la souffrance et de la joie, tout se passe comme si le petit d'homme cherchait un « interlocuteur » dans ses sensations corporelles, et particulièrement dans le sentir.

Il faut donc redonner aux sensations « pures et simples » du corps une valeur d'affect : les affects, dans leurs séries,

leur conjugaison, leur différence, désignent un lieu pour le sujet naissant qui s'y trouve affecté. Ce jeu des affects, liés aux significations du langage, donne corps au sujet.

Il est éprouvant de s'entendre dire à une petite fille folle que la mort de sa mère l'a livrée au caca et au pipi. D'autant plus éprouvant qu'on ne sait pas si ça s'entend ou si ça peut faire quelque chose!

Des indices pourtant m'ont laissé sur cette piste : après une des séances, alors que le père était dans mon bureau, Véronique s'est allongée sur le divan, jambes ouvertes et, à travers sa culotte, introduisit un crayon dans son vagin (à bon entendeur, salut!).

La séance suivante, alors que le jeu du sentir caca pipi avait recommencé, Véronique m'a déclaré : « Quand j'étais petite, dans le pipi... », puis comme j'évoquais sa mère morte, elle s'est mise à réclamer son père avant de me demander à boire de manière impérative : boire, c'est aussi la sensation interlocutrice et rassurante... qui se présente pour elle à la place de cette autre soif, la vraie, celle de la rencontre.

J'ai bafouillé, en souriant, qu'elle avait soif de parler, que peut-être elle avait peur, comme quand elle pleurait, toute petite et toute seule, que moi j'étais là et que je ne lui donnerais pas de cette eau-là.

Ça s'est bien passé... avec quelque chose dans le sourire qui m'en disait plus que les grimaces du début. Peut-être que je projetais? Mais du moins je projetais que nous nous rencontrions dans la parole... et c'est ce que sait tout de suite un enfant ou un fou : il sait avant vous où vous ne savez pas encore que vous êtes et, du coup, il a des chances de vous y rejoindre.

Un mois après, Véronique est entrée dans le temps et la scansion des séances. Son temps, son espace, son « corps » s'organisant autour de cette sorte de signifiant : « doctorvasse ». Avec une précision étonnante, elle a continué d'apprendre à se servir d'une paire de ciseaux, ce que je lui avais montré

LA SOUFFRANCE

la première fois qu'elle était venue, et toute une série de petits gestes – monstration des éléments du corps que je dessine, manière de serrer mon doigt quand elle s'en va, répétition de phrases, jeu avec des allumettes et une bougie... – m'apparaît comme l'établissement d'une écriture où elle trouve ses repères... Au grand étonnement des parents qui, désormais, et de plus en plus, la trouvent attachante et retrouvent pour elle des yeux étonnés devant l'émergence de la vie. Quelque chose s'est noué à partir de la rencontre entre elle, son père et moi. (Alors que la tentative d'une rencontre avec un psychologue conseiller avait avorté.)

Étonnant, cette force, cet accrochage qui nous guide et dont les effets se font sentir et durent : Véronique dort bien, elle ne se secoue plus impulsivement quand elle est allongée, elle se balance beaucoup moins longtemps, elle cesse de répéter toujours la même question et introduit des éléments de langage et d'interlocution qui surprennent son entourage.

J'ai l'impression d'une tonicité psychotique dont la répétitivité s'ouvre à la parole. Le jeu qui s'est instauré pendant les séances consiste à allumer une bougie et par là à la rendre vivante, puis à la souffler : elle est morte. On essaye d'allumer à sa flamme un trognon de petite bougie : l'enfant, qui ne veut pas s'allumer, qui ne veut pas vivre. Quand la cire coule, c'est qu'elle fait pipi et caca, qu'elle veut vivre, en prenant comme signes de sa vie cette présence odorante et humide. Véronique porte ses doigts à son nez et les sent dès qu'elle touche quelque chose. J'ouvrirai ma main devant elle jusqu'à ce qu'elle pose avec l'infinie délicatesse de sa peau diaphane sa main sur la mienne pour la sentir après : il faut bien que mon odeur, ma présence passe par ce canal olfactif où le flair, depuis le début, cherchait une présence qui n'était que de caca et de pipi... ce qui, j'en suis comme convaincu, l'a sauvée, en attendant. Elle fait encore et heureusement pipi au lit. Mais plus d'encoprésie.

Le jeu avec la flamme vivante ou morte, etc. (il est impos-

LA PRATIQUE DE LA PSYCHANALYSE apprend que la question de l'homme se pose dans un contexte de souffrance. C'est que la dimension de l'imaginaire familial, social, politique, religieux, n'est jamais adéquate à celle du réel que vise le désir de l'homme. Cet écart entre imaginaire et réel, l'expérience analytique l'ouvre à une altérité irréductible, où le sujet aura à reconnaître la vérité de son identité.

Si des mots ne viennent pas témoigner du désir, et par lui du discernement de la vérité, le sujet humain se noie dans la mer de ses fantasmes. Que, sous quelque prétexte que ce soit, la souffrance soit évitée à tout prix, et l'homme court le risque de perdre la parole. L'évitement de la souffrance équivaut alors à un refus de vivre, voire au regret d'être né. Faute d'une parole portant la promesse qui fait vivre, le petit d'homme serait voué à une naissance suicidaire où vie et mort se confondent dans l'horreur. Sans Autre.

Certes, c'est encore une souffrance qui sépare l'homme de l'image de lui-même dans laquelle, croyant s'y reconnaître, il est tenté de s'engloutir. Mais traversée jusqu'à la rencontre du visage de l'Autre, la souffrance de la séparation d'avec le même peut devenir joie.

Denis Vasse, psychanalyste, est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Le Temps du désir* (1969 et 1997), *La Souffrance sans jouissance ou le Martyre de l'amour* (1998 et 2008), *La Vie et les vivants* (2001), *La Grande Menace. La psychanalyse et l'enfant* (2004), *Né de l'homme et de la femme, l'enfant. Chronique d'une structure Dolto* (2006), *L'Homme et l'Argent* (2008), tous publiés aux Éditions du Seuil.

Nouvelle édition

www.seuil.com

Seuil, 27 rue Jacob, Paris 6
ISBN 978.2.02.101649.9
Extrait de la publication
Imprimé en France 05/08

9782021016499